

Ante faciem venti (Ps 34:5) - Sur les routes du vent

Écouter ta parole toujours
sagement se perdre

Incipe tantum

Incipe tantum, nec te perterreat solitudo deserti. Cito in consortium tuum etiam angeli venient.
(Origène, *In Numeros Homilia XVII*, 4 - PG 12, 710 (338), traduction latine de Rufin -
Commence seulement, et ne te laisse pas terrifier par la solitude du désert. Bientôt viendront te tenir compagnie les anges eux-mêmes.)

1

A quoi bon ces objets tout en mots, beaux ou laids qu'importe à la fin, si leur sens peu à peu s'égoutte, s'ils meurent exsangues dans mes mains, dans les tiennes, lecteur, nos mains cruelles qui toujours et si vite passent à autre chose ?

A quoi bon s'époumoner à souffler sur la glaise adamique, si l'homme nouveau meurt en chaque syllabe qui le façonne, si la dernière ligne, dans une douloureuse et fatale amphibologie, toujours l'achève ?

2

Nouerim me, nouerim te
(Augustin, *Soliloques* II, 1, 1 - puissé-je me connaître, puissé-je te connaître !)

Dans mon rêve le plus fou, le plus doux, celui que je n'ai jamais fait, ta main se saisit de la mienne et l'approche de la page, immense, de neige étincelante. Je sens le froid de la neige, la chaleur de ta main qui guide la mienne, et je comprends soudain que des signes que forme notre main naît cette lumière sans ombre où rien d'impur n'a place. Et alors que j'achève de me dissoudre, je suis fait chose faite, je suis fait poème.

3

Après Horace, après Ronsard, ...

Suis-moi, partons. La nuit, les animaux viendront encore y boire. Pense si tu veux qu'elle gardera longtemps dans ses plis notre reflet de naguère, puis de jadis, enfin d'un temps que le temps rappelle à soi, dont il reprend possession souveraine, nécessaire, bienfaisante. Crayon léger de l'artiste prudent, dont l'oeuvre pour son repos s'efface. Il suffit que nous l'ayons connue, de nos mains, de nos yeux, de nos bouches. Partons. Elle ne réclame pas notre regard. Se moque d'être dite. Partons.

4

quem nemo invenit, nisi purgatus
(Augustin, *Soliloques*, I, I, 3: *que nul ne trouve s'il ne s'est purifié d'abord* - trad. Pierre de Labriolle)

Qui ne veut retourner à la clairière de l'enfance, l'eau fraîche qui sourd, le soir l'attente des troupeaux d'étoiles, le bon pasteur qui tendra la main? Maintenant ce sont mots qu'on aligne, assonances qu'on

arrange, et l'espoir toujours comblé d'en voir jaillir l'éternelle fontaine du Sens, magnifique prostitué.

5

*Let me tell you things
that you know already
that you have always known
and forgotten*

*Let me for you
open the Book
whose every page is a delightful expanse
of white space*

where the words were

*that you know already
that you have always known
and forgotten*

Laisse-moi te dire
ce que tu sais déjà
ce que tu sais depuis toujours
depuis toujours oubliés

Laisse-moi pour toi
ouvrir le Livre
dont chaque page étincelle lac pur
d'espace vierge

là où était écrit

ce que tu sais déjà
ce que tu sais depuis toujours
depuis toujours oubliés

6

Rien que quelques lignes, comme toujours, venues tu ne sais d'où, et que tu malmènes, et que tu mutilés, si seulement tu leur fais grâce. Ne peux-tu une seule fois t'asseoir, d'une main généreuse faire place nette, te mettre enfin au travail? Parler d'autre chose que ce dont tu parles ici encore? C'est un mauvais artisan qui se plaint de l'outil, voudrait se faire forgeron, ou mieux, partir, partir récolter la pierre qui abrite le précieux minerai, puis l'extraire, puis l'épurer, l'épurer longuement, savamment, en le rinçant sans cesse dans les mains douces du temps - manoeuvres dilatoires devant la page blanche.

7

Tous ces mots qu'en fin de compte j'accepte, toutes ces lignes que je pousse en avant, comme le vent mauvais va harcelant mégot, papier gras, feuille morte - que je les emmène et leur fasse honte dans une douce clairière du silence. Car rien d'essentiel n'a frêmi, n'a pris forme; à aucune parcelle de la langue je n'ai rendu la vie nécessaire.

8

Pas ici

Je sais aussi - mieux que d'aucuns peut-être - le cycle des saisons stériles, les fausses joies, l'oeuvre dès le lendemain plate et sèche, le galet cueilli luisant, porte en lui toute la mer, le lendemain n'est que pierre, inerte matière, ne vit plus.

9

(à tous les mots que la nuit me tend, que j'écris en dormant, puis qu'elle me reprend quand mon rêve en pluie s'achève - maldonne!)

Mon verbe, certes, n'en doutez pas,
est haut fort et fier mais,
las! ne se laisse transcrire;

préfère vague, vent,
dos de feuille verte;

papier ne touche,
écran méprise.

Sur lui n'ai prise,
ne bouge de la touche

et envie vague, vent,
et dos de feuille verte.

10

A la neige, à la grande neige pardonnante
(Marcel Thiry, *Charme*, dans *Statue de la fatigue*)

Cette nuit, quand la neige s'est mise à tomber, j'ai senti qu'elle exigeait un beau et long poème; et que je ne l'écrirais pas. C'est qu'il y faut trop d'attention; surtout n'être pas distrait.

C'était la première de l'année - mais c'est toujours la première, celle du pardon, celle du silence. Ici en ville quelle indulgence! à effacer les contours secs, les arêtes des toits, le gris des poubelles, le métal froid des autos, tout ce qu'intrus violents nous avons violemment introduit sous ce ciel qui ne nous appartient pas, pourtant. Ici en ville quel besoin de sa pudeur!

C'est ce besoin qu'il conviendrait de dire, ce besoin d'être recouvert de silence blanc, uni au ciel et au sol, à occuper, comme l'arbre, une place enfin naturelle. Et il suffirait de se taire pour être partie de ce silence, pour donner et recevoir ce pardon.

Mais des paroles s'élèvent, et la mienne ne consent pas à être de reste. Or voici le matin; voici qu'on brosse et sale son trottoir. Voici le chemin des autos. Voici les lumières des bureaux.

11

in rebus apertissimis nimium longi sumus
(Cicéron, *De Finibus bonorum et malorum*, Liber II, xxvii: *c'est là trop s'étendre sur des évidences*)

C'est la table de la cuisine que nous mettrons dehors, deux pieds sur le trottoir, deux pieds en pleine rue; et quelques chaises, pour toi, pour moi, pour qui voudra s'asseoir avec nous et parler, ou se taire. Ce sera un soir de juin, un soir parfait; si doux qu'à le décrire on le blesserait, fleur en bouton dont on appréhende

qu'elle s'ouvre, car ce n'est que près de la naissance qu'il fait si bon. On aura mis au frais un Loire rouge comme tu les aimes, un Saint-Nicolas de Bourgueil que nous boirons à petits verres. Si bien sous le ciel que nous serons tous, toi et moi et ceux qui se seront assis près de nous, comme un poème qui commence, le souffle retenu avant que la main ne trace le premier mot de la première ligne.

12

Lettre à un jeune poète

(qui n'en est pas un, sans doute; pas plus d'ailleurs que je ne suis Rilke)

Il ne faut pas écrire
car il n'y a rien d'autre que ça à faire, écrire.

Il ne faut pas écrire
car on a quelque chose à dire:
on n'a rien à dire.

Le mieux serait:
ne pas écrire.

(Mais le mieux est souvent l'ennemi du bien jeune poète qui voit pour ses coursiers s'ouvrir sans fin de magnifiques arènes de blond et vierge sable sans compter *le coeur qui lui piaffe de génie* - autant qu'à tel autre, du moins!)

Il ne faut pas écrire
pour soi
(l'âme à l'âme parle *sa douce langue natale*).

Il ne faut pas écrire
pour les autres
(les autres ne lisent pas, ou alors lisent à côté, lisent pour se distraire - pour se DISTRAIRE, *grands Dieux!*)

Il ne faut pas écrire
parce qu' un souffle irrésistible...
(attendre que cela passe; attendre - cela passera; attendre, attendre sur tout cela le jugement de Qôhéléth).

Il ne faut pas écrire.

Il faut écrire -
car un monde peut tenir
dans la bulle de ta voix.

Il faut écrire -
car quelqu'un suivra tes chemins
et l'ouverture soudaine sur la mer
lui rafraîchira l'âme
(cette âme usée qu'hier encore il eût troquée si seulement il avait su qu'il la possédait toujours).

Il faut écrire
car ce monde de papier et d'encre,
fragile et risible,
sera bientôt seul
habitable.

Aujourd'hui je vais t'asseoir à ma table, car j'aime à te regarder faire. Je placerai en toi un éclat de ma lumière, pour que tu aies enfin quelque chose à dire autre que cette plainte vide et vaine, qui m'agace à la fin, car à celui qui n'a rien même ce rien sera repris. Je regarderai le travail de tes mains, l'attaque au clavier, légère, heureuse, de celui que la musique possède. Mais la voix déjà se sera tue.

Ma soeur, si nous cherchions de plus douces demeures?
(La Fontaine, *Poème de la Captivité de Saint Malc*)

Détrompe-toi. La voie large nullement ne se perd. Elle mène, sûrement et sans détour, comme un fleuve puissant à sa porte océane, précisément là où la plupart se proposent d'aller. Là où le monde se couvre d'accrétions, s'alourdit, s'obscurcit, ira jusqu'à s'éteindre. Là où le mieux n'est jamais que le plus.

Mais si tu sais que tu es pour toujours d'un autre pays, qu'il te faut légèreté et transparence - réjouis-toi. La porte est étroite sous l'arche de feu, le chemin de pierre tôt se hérissé et se resserre. Il y faut l'oeil et le pied sûrs, il y faut l'âme droite. N'hésite pas. C'est par là qu'on rentre chez toi. C'est là qu'il faut passer tes années de force et de lumière.

Tu étais la maison des tartines de fraises
Aux frais goûters d'été, la domus amoena
(Marcel Thiry, *Zoéa*, VII, 1-2)

Au bout du village où j'habitais autrefois, il y a Insegotte - une petite maison de brique rouge, sur le pré un vieux tas de bois gris, par-dessus une girouette. Qu'elle est proche la frontière de ce que je ne parviens pas à nommer, comme est proche d'Insegotte la lisière du bois, animal immobile. J'y sens des sources drues, le cours léger des eaux vives entre les arbres, et soudain une clairière qui ouvre le ciel, le ciel lointain et proche, le ciel d'Insegotte.

Super flumina Babylonis
- un exercice -

Sur les bords du fleuve qui roule à l'ombre de tes tours, ô Babylone, où tant et tant se sont assis sans angoisse, sûrs de tes marbres et de ton or, tuméfiés de ta richesse, étonnés encore d'avoir pu s'asseoir là, que tu leur aies permis, donné, de te contempler, de se contempler enfin,

nous, nous nous mêmes à pleurer ou, amers, à rire de nos luths, oiseaux absurdes de tes saules, oui, c'est cela, à rire de nos luttes, nous, escabeau chétif, désormais, de ton pied d'or.

Chantez, nous dirent-ils, on vous paie pour. On a de quoi, voyez - et ils montraient ton fleuve d'or, roulant, toujours grossissant, et eux se vautrant, s'écaillant d'or pur, se lissant l'or de leurs plumes, fouillant ta vasière d'or de leur groin d'or.

Babylone, douce maîtresse, nous t'avons chantée, te chantons, te chanterons encore, de notre douce voix d'or. Notre sang lentement suit ton fleuve, ô ma douce sirène, ô Babylone, toute d'or, ô ma douce, et sans défaut.

(commencer par évoquer son enfance, perdue comme une clef)

le petit étang n'existe plus -
comblé de remblai;
la terre aux abords mise à nu, inutile;
les flancs qui saignent
de la boue dans la pluie
font mal aux yeux
mal à l'âme aussi

(sur l'âme il est toujours loisible de se pencher un instant)

elle cherche, pauvre oisillon,
ce qui reste de ses domaines
ce qui est encore à elle
de tout ceci
ce qui peut encore être source

(la note optimiste à présent - pour les autres, s'entend)

il reste le chant profond de la terre
le chaud souvenir des moissons qui se firent

- sans toi - tu comptais pour si peu -
les murs qui t'abritaient n'abritaient qu'un
faiseur de phrases

(voilà qu'il ne sait plus que faire de son âme)

tu cherches à entendre
le chant profond de la terre
tu sais que rien ne peut l'étouffer
l'empêcher de grandir
de rejoindre le chant soeur de la mer

oui, je sais cela
car mon âme le sait, pauvre oisillon
perdue dans ses domaines
ne sait plus quand elle est chez elle
n'entend plus rien que ses propres phrases
les mots qui s'accrochent
cherchant l'air se bousculent

mais pour qui donc encore
le chant profond de la terre?

18

Moi qui ne demande qu'un peu d'eau claire dans le creux de la main

pour retrouver en partage le lit de petits cailloux blancs, le ciel libre de la clairière, l'odeur de chair
d'enfant de mes jambes nues, et la voix fraîche du ruisseau, qui était comme une soeur du silence;

moi qui ne demande qu'un peu de cette eau claire
de mon enfance,

je vais bête
(vous aussi, peut-être),
les mouches de l'ennui aux coins des yeux,
là où la vie me pousse

(cette vie, ce n'est donc pas la mienne ?).

Bien sûr j'ai un jardin
- nullement secret -
c'est ici, d'où je vous parle :
c'est comme une chaise de cuisine plantée
entre un carré de chou et un carré de fraise.

En ses hivers - quand rien n'y pousse -
moi aussi je végète;
alors mon fardeau me pèse
et l'ancienne question me va taraudant :
mais qu'as-tu fait, dis,
qu'as-tu fait de tes dix doigts ?

Je ne sais pas, toujours pas
(vous non plus, peut-être).

19

Mais si tu - ça arrive à tout le monde, qu'on s'y attende ou qu'on ne s'y attende pas, qu'on l'espère ou qu'on ne l'espère pas - mais si tu es mort, alors tout s'explique. Ce monde qui s'enfonce dans le gris. Cette douleur diffuse et froide. Les squelettes des arbres. Le goût de pierre que prend le pain. Ta voix qui se perd, devient murmure incohérent, borborygme. Le sens qui s'en écoule, disparaît en séchant. Ces grands monuments qui restent de toi, possession inaliénable, à présent, de ta mort.

20

Le miracle, c'est que tu résistes à la tentation (dévorante à mes yeux d'homme, qui ne connaît que soi comme centre) de m'inonder de toi. Que tu permettes que je te couvre de mots jusqu'à ce que ton nom sonne creux. Que tu te laisses vider pour n'être plus qu'absence en ce monde plein de toi. Que tu te retires comme la vague, indifférente, certaine de revenir, calme comme la pluie qui tombe sur la mer. Tu écrivis, n'est-ce pas, comme elle, sur le sable, ce que personne ne lut, ne lira.

Le miracle, c'est que tu me laisses entier chercher ce que je veux aux places que tu sais. Le vent est libre - tu disais qu'il souffle où bon lui semble, maintenant ici tantôt là. C'est la feuille qui danse qui le dit, et l'eau qui se ride.

Le miracle, c'est cette liberté du vent que tu cèdes - qui y aspire la partage.

21

Plenus sacculus est aranearum
(Catulle, XIII, 8)

J'irai donc, marcheur désinvolte mais attentif, me promener tantôt dans la vie, tantôt dans les livres; passerai le temps à remplir mes poches - un autre cueillera le rayon de lune à sa fenêtre, le sourire d'une femme, la jeune feuille qui danse dans la brise - je me contenterai de bien moins : du regard indifférent que me jette un chat qui traverse ma rue dans le soleil. Puis - il faut bien un jour se mettre au travail - je viderai mes poches sous vos yeux. Souvenez-vous : la bourse de Catulle aussi est pleine de toiles d'araignée. Or voyez comme elles s'irisent, fils de la vierge, étrange tendresse d'un premier matin de gel.

22

Quatre visages du matin

et mane, dies unus
(Genèse, 1,5)

Tu sais qu'il me faut y revenir, y revenir toujours puisqu'il est à jamais perdu, ce premier matin que tu créas en soufflant dessus.

Aide-moi. Je voudrais t'en offrir quatre visages, quatre purs commencements.

Un.

La plage. Dans mon dos, la pierre humide des falaises, presque noire à cette heure. Devant moi, leurs ombres longues encore, plus loin le sable déjà dans le soleil, puis la mer qui est venue me parler, m'appeler vers l'autre rive, celle où peut-être tu habites. D'ici, et ce matin, je sais que je pourrais embarquer léger, et la rejoindre.

Il n'importe pas que l'homme soit passé ici. Il importe seulement que cela n'importe pas.

Deux.

La forêt. Flaques d'aube, entre le gris et le rose. L'araignée dans sa toile, près d'elle la goutte d'eau suspendue. Je ne suis pas là pour ramener tout à ma mesure, pour dire au petit : " Tu es petit ", au grand : " Je te dépasse, car je te connais ". Un oiseau s'est mis à chanter. Le monde s'est formé dans sa gorge, et voilà qu'il sort de son bec.

Trois.

La ville. Les arbres passent les bras par les fenêtres. Les toits troués te laissent pleuvoir où il te plaît. Quelque chose a été retiré d'ici, quelque chose qui pesait trop lourd. Maintenant seulement on entend l'eau qui glisse sur les feuilles, choit sur le pavé ancien, se perd dans les joints défaits.

Quatre.

La page. Celle que je viens de détacher du lot, de poser là, sur ma table. Celle que je rêve d'oser laisser blanche, car ce que je veux dire doit d'abord s'oublier. Le soleil du matin la recouvre, puis c'est le tour de l'ombre. Tu la retrouverais demain, blanche encore. Le soleil la baignerait, avant qu'elle glisse à nouveau dans l'ombre.

Et mane, dies secundus.

23

Quatre visages du soir

La rue.

Ils sont trois, assis sur le banc contre la façade. Cette journée encore leur a été, inexplicablement, légère. Ils savent qu'il faut la saluer maintenant, alors qu'elle se retire, en devisant dans le soir. A gauche, un bac de pierre, sans doute l'ancien lavoir du village, où les géraniums se reposent de la lumière engrangée tout au long du jour.

La fenêtre.

Haut perchée, elle est encore touchée de soleil. Parfois elle se penche sur le royaume des ombres de la rue, où une auto, distraite, passe. Elle vient de battre des ailes, une ou deux fois, comme pour rafraîchir la chambre dont elle a la garde. A l'intérieur, les oreillers, dans l'attente de l'Absent et de l'Absente, se disent quelque chose dans le soir.

La mer.

Bergère, elle rassemble à présent ses eaux. Les vagues ont joué sur le sable, se sont échangé des cailloux. Elle a parlé à la pointe des rochers, là-bas, de longues heures de soleil, tantôt murmure séducteur, tantôt grands éclats de rire. Il est temps de rentrer, reprendre des forces pour le jeu identique de demain, de grand matin, sur la plage blonde.

La page.

La page du soir est par nature une page pensive, lourde de ce qu'elle a cueilli. Bien sûr, elle s'allégera en séchant. Mais maintenant que tu as fini de l'écrire, il te faudra bien l'attendre.

24

Me reprend l'envie, la vieille envie. De tirer le trait. Il suffit.

Je ne peux pas dire: je n'ai pas eu de chance, on a passé mon tour. J'ai reçu un coin de terre, des outils.

Quant au soleil, à la pluie: autant, je présume, qu'il en fallait.

Je ne peux pas dire: j'attendrai encore demain, demain sera meilleur, peut-être. J'ai tant vu de demains glisser rejoindre la suite terne des hiers, se fondre dans leur masse grise. Et leur vivante parole tomber en lettre morte.

Je ne dirai pas: j'attendrai demain, demain sera meilleur. Mais dire qu'on se tait n'est pas encore se taire.

25

J'écris peu. Il convient d'en rendre grâce, et j'en rends grâce, sans savoir à qui ou à quoi. Que ferais-je de tous ces mots, que ferais-je d'eux sinon les regarder mourir ? Mon oreille s'accoutume au silence, mes yeux à la nuit, ma main à l'immobilité. J'ai moins peur de n'avoir plus rien à lui donner, plus rien qu'elle puisse tracer, plus de sons que la voix essaie en silence, plus de signes dont les yeux se remplissent, plus de sens auquel il faut prêter attention, qu'il faut tenir en réserve, garder dans ses plis, ne pas perdre, ne pas perdre. J'apprends à me taire, lentement. Je cultive la pensée de dessous, l'image comprimée. J'attends, j'attends patiemment le moment de dire: vous n'aurez plus de mes nouvelles.

26

I should be glad of another death

Une autre mort serait la bienvenue

(T.S. Eliot, *Journey of the Magi*; Le Voyage des Mages, trad. Pierre Leyris)

Mais alors enseigne-moi comment achever. S'arrêter blessé, être témoin médusé, ou indifférent, ou furieux, qui sait, qu'importe, de cet écoulement de sang, de sève, de sens : ce n'est pas ça, achever. Ce n'est que terminer, se rendre, exsangue, desséché, futile. Non. Il faudrait qu'il y ait quelque part une aurore, un matin; pas le mien : c'est, ce serait, entendu. Mais un matin, un matin tout de même, comme tu les aimes, comme tu sais les faire si bien. Le ciel se met à boire la lumière que tu donnes, un arbre se lève dedans, un oiseau se risque à la traverser. Il n'y a pas place, un tel matin, pour l'absence; celui qui s'y tient, s'y tient debout, et le regret ne lui touche pas l'épaule.

27

Sélenga, c'est quand flotte sa robe

(J. Gracq, *Transbaikalie*, dans *Liberté grande*)

Sélenga, c'est quand il n'y a plus
que le lent glissement du fleuve
dans les paumes bleues de la nuit

sélenga c'est quand le vent un instant s'est tu
et que seul continue de marcher
le temps

sélenga c'est quand tu acceptes que les mots
le vent vienne te les cueillir sur les lèvres

pour son chant à lui

sélanga c'est quand tu ne veux même pas qu'il reste
de toi ceci

28

C'est à nouveau temps de grande sécheresse - sous un ciel gris, car on m'a retiré jusqu'à l'excuse d'un soleil obsédant. Le vent mauvais, berger invisible et dément, va dispersant feuilles sèches, papiers, poussière - celle qui se glisse entre mes pages, fatigue ma voix, me force à fermer les yeux. Voici le temps où l'esprit ne produit plus rien qu'un acide qui le ronge. Voici le temps où l'attente, un à un, perd ses objets.

29

- Maître, c'était la fin d'un après-midi de soleil. Nous étions seuls, assis sur un banc de pierre, dans un jardin. Et voici que vous vous mîtes à me révéler un à un tous les Mystères. Une lumière venait de prendre naissance en mon centre, allait s'intensifiant, s'ouvrait en même temps comme une fleur. J'ai vécu cette nuit-là plus fort que jamais.

- Dans un jardin, dis-tu? Et mis à part les mots, tu n'as rien entendu?

- Il y avait bien la voix claire d'une fontaine, mais je ne voulais boire que votre Parole.

- Rien senti?

- Le parfum des cèdres, peut-être, mêlé à celui des roses. Mais je fermais mes sens à tout ce qui ne venait pas de vous.

- Et, par conséquent, rien vu non plus, je présume?

- Les arbres sur la colline d'en face, dont la chevelure massive s'assombrissait, se découpait sur le ciel d'un bleu plus pur que tous les bleus que j'avais jusqu'alors connus. Mais en vérité je n'avais d'yeux que pour vos lèvres, pour y lire la Révélation, si c'était possible, avant même de l'entendre.

- Disciple imbécile, je n'étais pas ce vieillard chenu, caricatural, qui te servait tes propres discours: car que crois-tu donc avoir entendu d'autre? J'étais la voix claire de la fontaine, le parfum des cèdres mêlé à celui des roses, la chevelure massive des arbres sur la colline d'en face, et qui s'assombrissait.

30

Ce devait être rudement bon de rompre le pain avec vous, de boire le vin, de parler du lys des champs. Une eau claire coulait sous vos paroles, courait jusqu'à l'âme qui, j'imagine, tressaillait alors de joie. J'écris *j'imagine*, mais j'étais présent, comme nous l'étions tous. Il y a seulement que notre coeur s'est endurci jusqu'à se fendre. Il y a seulement que l'amour, si léger quand il touchait votre peau, qu'en avons-nous fait, hélas, voyez seulement ce que nous en avons fait.

31

A l'heure des bilans futiles,
que me reste-t-il
au bois gris et rose ?

Nous parlions de ceci et de cela -
c'était sans doute pour se dire autre chose
au bois gris et rose.

Mon coeur était tremblant sous la feuille
et nu sous ton regard clair
si léger à toute chose
au bois gris et rose.

Ta main, je ne la tiens plus;
ta voix, je ne l'entends plus;
même les mots,
ces mots-là on ne les déplie qu'une fois
au bois gris et rose.

Et le souvenir que j'appelle
me laisse traverser seul
le bois gris et rose.

32

Aux anges de Beuzec

C'était un jour de vent chantant et - je m'en aperçus bientôt - de subtile métamorphose. J'avais de bon matin quitté la Ville - voilà trop longtemps qu'elle me versait à pleines tasses l'ennui et la pluie; qu'elle ne m'offrait plus que les fruits ternis des visages; qu'elle ne me disait plus que: suis-moi, je ne sais pas où je vais.

Le vent - je l'ai dit - chantait. L'émulation vint à me gagner ; je résolus hardiment de faire prendre l'air à ma prose. Alors les mots - subtile métamorphose - se mirent à faire de belles taches bleues, de belles taches roses. Hélas, rien de ce qui s'écrit ainsi... mais cela vous le savez aussi bien que moi, je suppose.

A Kéraromp

1

Il y a

Sur le chemin de halage le long du Léguer, à Kéraromp, derrière chez moi, - ce n'est pas seulement mon refuge, c'est celui des arbres penchés sur les eaux, c'est celui des mouettes et des cormorans, c'est celui des mouches de vase - il y a - il y a ce matin un sac poubelle éventré. Rien de très répugnant, qu'on se rassure : quelques bouteilles, des papiers gras, une boîte de coke peut-être, - vous m'excuserez de ne pas y avoir regardé de plus près -, rebuts donc de piètre chevance et, pourrait-on croire, de moindre sens encore, s'ils n'étaient memento, *memento*, souviens-toi: tu y participes, toi aussi, aussi ne fais pas la moue, ne détourne pas le regard - vois, vois et puis passe.

2

Il me plairait de ramener d'ici - de Kéraromp - six petits textes, une brève vignette par jour de vacances. Le sac poubelle éventré, ça fait un - encore faut-il que ça sèche bien, que ça durcisse bien. J'invoquerais la Muse, si je la connaissais mieux, si elle m'accordait aujourd'hui un signe d'encouragement. Mais voici qu'elle fronce le sourcil, que les ailes de son nez se pincent - il faut attendre.

3

Je partirais bien me promener avec ma Muse, ici. Pas le long du rivage (j'aurais bien trop peur que la grosse voix de la mer ne l'effarouche, que son battement ne soit contraire à celui du sang à ses tempes), mais dans le calme de l'arrière-pays. Le chemin nous conduirait peut-être à Saint-Dourian. Adossés au mur de la petite chapelle, faisant face au pré en douce pente avec ses deux chevaux gris, à la présence devinée de la mer, je prendrais ses mains dans les miennes. Je crois qu'alors elle me dirait des choses.

Quelque part sur le GR34, entre Locquémau et la Lieue de Grève

Novembre. Journée de soleil. Marée montante du matin, celle qui, les meilleurs jours, emporte le coeur avec elle. Je suis face à la mer. Je laisse mon regard glisser sur les eaux calmes, là dans le lointain, près de la ligne qui les sépare du ciel, tandis que le blanc de l'écume tremble au bord de mon champ de vision. J'attends. Je me vide. La dernière distraction finit par s'en aller, mouche importune qui soudain se lasse. Vais-je dire que maintenant la mer me pénètre, qu'enfin je participe à son être?

Sur le Pégase de tes métaphores, que tu vas vite, ô poète ! - mais tu ne bouges pas.

Reprenons. Je suis sur le GR, face à la mer. Je la regarde, si bien que je la vois; je l'écoute, si bien que je l'entends; je la respire, si bien que je la sens. Puissance splendide des sens ouverts. Ma parole bien en deçà. Une petite voix qui doit encore apprendre à se taire.

Convenons-en : ce que j'écris, ce ne sont plus des poèmes. Peut-être le temps des poèmes est-il passé, tout simplement. Ou plutôt, avec plus de justesse et de modestie : passé pour moi. Peut-être dois-je attendre à nouveau de rencontrer les mots à leur meilleure convenance, c'est-à-dire selon le plus pur des hasards. Il ne faut pas aller les chercher, leur demander de prêter leur concours à tout ceci. Ils s'en moquent. Ils se moquent du ciel dans la flaque d'eau, ils se moquent du vert glissant de l'herbe mouillée, ils se moquent de la mer, ils se moquent de celui qui maintenant regarde la mer. Celui-là, c'est vrai, doit encore apprendre à se taire.

Il y a (II)

Où sont les six vignettes de Bretagne, de Kéraromp, où j'ai ma maison blanche ? Ce n'est pas le matériau brut qui manquait, qui manque. Il y a la lumière versée par le ciel, d'une générosité, pour qui saurait la dire, extrême. Il y a le fleuve qui charrie le ciel inversé. Il y a la coupole des châtaigniers - ce n'est pas rien à la mi-novembre. Je passe dessous joggant, faisant résonner dans ma tête des mots qui sonnent mal, et pas à leur place, de surcroît. Il y a la petite route qui remonte de Forn Ar Ra chez moi. Il y a le café du matin. Il y a le coude appuyé, la joue posée dans le creux de la main familière. Il y a.

Et j'oubliais la pluie ! Je l'oubliais comme on l'oublie quand il ne pleut pas. C'est elle qui tisse lentement les beaux jours gris, que l'on passe à la croisée de sa fenêtre. Et si on sort pour l'accueillir, alors de ses longs doigts humides elle nous touche le visage, comme pour nous reconnaître. C'est nous. C'est elle. Elle nous accompagnera dans notre balade aujourd'hui, en Finistère. Saint Jean du Doigt de la Pluie...

J'avais un problème. J'allais - à nouveau, je le crains - oublier le code de ma carte du Crédit Mutuel de Bretagne. C'est le 4267. Le voilà ici consigné. C'est commode, et sans le moindre danger. Celui qui lit ces lignes est un ami : je n'ai pas d'autres lecteurs. Pensez donc ! Loin de me voler, il me la rapportera, ma carte, me rappellera le code, et : 'prends-en donc meilleur soin', fera-t-il dans la lumière d'un sourire, 'prends-en soin comme de ces lignes.'

Je me souviendrai, du moins je l'espère, des heures que je construis - en joggant le matin le long du Léguer, en faisant la fête au ciel, aux eaux du fleuve, à la longue pluie qui y mêle les siennes. Car je viendrai leur réclamer des forces, en temps voulu, en temps forcé - quand la vieillesse me saisira les poignets pour les tordre, me soufflera sa glace en plein visage, quand son plaisir sera de me voir courbé. Oui, je viendrai leur demander des forces, je viendrai puiser dans ce que j'aurai engrangé. Car pour vivre, alors, il faudra qu'on ait vécu.

10

Jamais ma ligne ne sera aussi pure, jamais elle ne sera aussi sûre, que celle des arbres encore nus, de l'autre côté du Léguer, sur ce ciel bleu mais froid d'avril; et c'est bien ainsi.

11

La plage est déserte ce matin. Il n'y a que toi, Scintillante, qui parles la même langue d'eau et de feu depuis le premier matin. Tu en as usé le sens, tu l'as effrité, réduit à sel et à sable, ô Très Sage, avant qu'on ne le déchiffre. Aussi sois mon modèle - pentécostaire, aux fugaces langues de feu, aux glossolalies de vin doux, à l'illusion exquise de proférer le divin.

12

Maez An Aod

Ne venez pas ! je n'ai rien dit ! (Jacqueline de Romilly, Sur les chemins de Sainte Victoire)

Préambule

Dans ma petite maison de Kéaromp à Beg-Léguer, j'ai appris, parmi les délices de l'arrière-saison, le terrible pouvoir d'acheter le travail des autres. Aussi, pendant qu'on enduit mes murs, qu'on lisse le ciment, qu'on ferraille le béton de la terrasse, je vais à la plage. Je n'y fais rien ; ou mieux, rien qui vaille, rien non plus qui me contente ou me rassure ; ou encore, rien qui puisse se vendre ; en d'autres mots, je fais la guerre au blanc de la page.

1. Cette fois je te tiens, et je m'en vais te coucher sur ma page, avec ton roc et ton sable, et le grand drapeau de ton ciel.
2. Car voici que j'ai planté mon chevalet en pleine plage. Et sur ma palette le nu du granit, le nu des corps, le nu mouillé du sable, et les tuyaux tabac des algues brisées.
3. Car voici que j'ai dans la tête et dans le coeur le théâtre où la pièce se répète, même acte, même scène, figurants et acteurs déjà tous en place.
4. Et voici que ça repart, que ça retentit trois coups, un contre le roc, deux sur le sable, trois sur le sable encore, mais plus haut, là sur la butte, une belle grande gifle qui claque de plaisir.
5. Ah ! je vais dire tout cela, et les embruns qui s'envolent sans regret, et les cailloux qui encore applaudissent.
6. Vous êtes de sacrés complices, toi la mer et lui le vent, main dans la main que vous faites ça tous les deux ! Main dans la main pour me souffler ma page, passer sur ma toile, me la refaire toute blanche d'écume. Toute oeuvre est donc à jeter, à jeter à la mer!
7. Je suis sur le sable le moindre des cailloux, la jeune moule serrée dans la colonie, et je me tairais bien,

oui, je me tairais, si tu ne me forçais à te dire, si je ne savais que c'est mon métier de te dire.

8. Car j'ai reçu mes outils un à un, humblement, et j'ai promis d'en prendre soin et d'en faire bon usage : célébrer ce que mon regard touche, en révéler le coeur tremblant et tendre, proclamer combien belle est l'écorce, combien souple et droite la tige.

9. Car aussi bien tu es là, et qui peut te nier, qui croit t'anéantir d'une quelconque indifférence? Je suis à ton service, grande mer! Je porterais bien la traîne de tes vagues, je resterais agenouillé sur le sable mouillé jusqu'à ton signal.

10. Jusqu'à ton "*Ça suffit, tu es des miens*". Tes bras m'accueilleraient, ton souffle humide et large deviendrait mon souffle, je bercerais mes algues, je conduirais mes poissons.

L'hiver à Tomes

1

Pace tua dixisse velim

(Ovide, *Pontiques*, III, I, 9: *sauf votre respect j'aurais voulu dire ...*)

daß, was ihn so schwarz umgab, nur die Nacht von Tomi war und nicht der Tod, nur die eiserne Stadt, nur das Meer (Christoph Ransmayr, *Die letzte Welt*, Fischer, p.262: ... *que ce qui était si noir autour de lui, ce n'était que la nuit de Tomes et non la mort, que la ville de fer, que la mer-* trad. Jean-Pierre Lefebvre)

1. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer - on en viendrait à te plaindre, Nason, sur les chemins de sel et de gel de l'exil, et la mer qui pleure dans le brouillard ta grasse Rome suant l'indifférence. Ce n'est pourtant que littérature.

2. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, ce n'est donc que la tentation de dire à côté - au lieu du gel nu, de l'eau fermée, des ciseaux de la glace - les matins tendres de Rome, la fenêtre ouverte sur la promesse d'un jour pur où il n'est pas absurde de commencer un long poème.

3. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est le regard encore jeté en arrière, pour ne pas voir la mer vide, la ville dont les tempes vont cesser de battre, l'oeil se fermer aveugle, car la nuit est avide et pressée d'ouvrir les pages de son rien.

4. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est les soirs chauds de Rome qui glissent en chargeant les lourds encriers de la nuit, les chairs trop mûres à s'ouvrir en plaies trop promptes, la bête qu'on nourrit, qu'on calme, qu'on nomme, celle qui pourtant a vu la pierre des longs abattoirs tachée de sang semblable.

5. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, que ce soit la ruelle engorgée de boue torrentielle, ou la neige effaçante aux travaux des fondeurs, la page étincelante d'un jour qui ne connaîtra que le froid. Et non pas, Nason, la médaille élégamment frappée de Rome, Rome qui caresse encore ton rêve, apporte par un soir de vin doux, de blondeur de miel, ses palmes de fraîcheur à tes tempes brûlantes de poète.

6. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, je voyais ça plutôt en racines coupées, en sève continuant à sourdre de troncs tranchés, jusqu'à la parole finale du gel. Ce n'est encore que littérature.

7. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, c'est l'occasion manquée de se taire, de mâcher le fer, boire la mer, se faire algue piétinée, coquillage concassé; effacer du sable les quatre lettres de Rome, le R rongé, l'O stupide comme une bouche ouverte, le M un W renversé par hasard, l'A qui devait entamer quelque chose, pas redire le monde ancien sur le mode usé.

8. L'hiver à Tomes, l'hiver dans la ville de fer, pourquoi en nourrir la machine à mâcher les mots, à suinter les encres du désir? Sache quand même que je goûte mieux tes vers achevés que ma prose inquiète, rongée de doutes comme sont rongés de rouille la ville de fer et ses visages. Tu devineras sans peine que j'ai écrit cet hiver de fer dans une Province couchée comme un chien au soleil, bien proche de ta Rome, et vivante des mêmes voix: Pétrarque et Laure n'étaient pas loin. Et tu penseras avec raison que j'aurais mieux fait d'écouter en silence l'eau d'ici murmurer leurs noms, et le tien.

2

1. Assis sur les marches d'un escalier de fer, quelque part devant la mer, tu penses - car pour t'arrêter de penser tu devrais d'un seul coup boire la nuit vaste comme la mer - tu penses à Rome, à sa rondeur de fruit plein et mûr.
 2. Tant que Rome sera ce soleil dans ta poitrine, tu ne tireras rien de l'algue gluante, ni du ciel qui glisse dans la mer. Le souvenir du parfum des pêches de Sulmone te fait mal, de ce mal dont tu nourris ton poème. Tu ne vis pas avec notre rouille. Tu parles une langue qu'on ne parle pas ici.
 3. Laisse ton regard se perdre sur cette ligne qui n'est déjà plus la mer, pas encore le ciel, comme tu n'es plus celui que tu étais hier, pas encore celui que demain je veux que tu sois. Il te faut laisser cette mer te passer sur le corps, tes cheveux gris se mêler à ce ciel gris, laisser cette langue d'ici s'échapper de tes poumons, dénouer ta gorge, franchir la double barrière de tes dents.
 4. Ah! la ligne des cyprès de la campagne romaine! Cette ligne au matin, cette ligne au soir! Comme il est dur de se retenir de gémir sur la perte d'une ligne aussi pure! Ici chaque trait qui se hasarde gommé par le brouillard taciturne. Passe sa main moite sur toute surface, explore toute cavité, secrète anfractuosités, bave à l'envi, nourrit inlassablement la lèpre de la rouille. Restent fragments flottants, incertains. Enferment ton regard, te font mal à l'oeil. Et pourtant c'est ici qu'il faut que tu t'arrêtes, que tu t'enfouisses.
 5. Le crabe a des choses à t'apprendre. A commencer par le don de l'attente. Se laisser remplir par la mer, attendre. Ne plus semer tes mots comme grains de sable. Se laisser remplir par la mer, attendre.
 6. Et Rome de revenir te ravir, et les harmoniques du latin de vibrer à tes oreilles, de caresser tes lèvres! Mais il faut parler ici la langue des cailloux, et l'articuler avec le flux et le reflux des marées. Ecoute. La mer parle à qui se tait.
 7. Tu ne l'entends pas? Fais taire Rome remontée dans ta poitrine comme une vieille horloge dont les battements se confondent avec ceux de ton coeur. Laisse le givre fleurir ta lèvre; couche tes deux mains dans la neige. Couche-les dociles comme les chiens des fermes de ton père, comme les Romaines dont tu rêves les yeux ouverts, dans des chambres où la lumière joue avec la chair.
 8. Ah! je le sens bien, tu ne sacrifieras pas une seule ligne de poète facile, futile. Tu ne t'assoiras pas sur le môle gelé, tu ne te feras pas l'ami du froid. La mer, pour toujours vide, se taira, étrangère.
 9. Pardonne-moi ces regrets. C'est de moi, bien sûr, qu'il est ici question. Je n'ai pas eu, n'ai pas, n'aurai pas, le courage d'attendre. La mer ne parle qu'à ceux qui se taisent. Je ne l'entends pas.
-